

# Contributions in Black Studies

## A Journal of African and Afro-American Studies

---

Volume 11 *Ousmane Sembène: Dialogues with Critics  
& Writers*

Article 12

---

1-1-1993

## The Writers' Forum: Ousmane Sembene

Ousmane Sembene

Follow this and additional works at: <http://scholarworks.umass.edu/cibs>

---

### Recommended Citation

Sembene, Ousmane (1993) "The Writers' Forum: Ousmane Sembene," *Contributions in Black Studies*: Vol. 11, Article 12.  
Available at: <http://scholarworks.umass.edu/cibs/vol11/iss1/12>

This Article is brought to you for free and open access by the Afro-American Studies at ScholarWorks@UMass Amherst. It has been accepted for inclusion in Contributions in Black Studies by an authorized administrator of ScholarWorks@UMass Amherst. For more information, please contact [scholarworks@library.umass.edu](mailto:scholarworks@library.umass.edu).

## Ousmane Sembène

*J'ai écouté avec beaucoup d'attention et de plaisir ces différents propos raccourcis qui, j'en suis sûr, n'expriment pas totalement la forme et le sens des pensées des participants. Et ce qu'ils gardent pour eux est encore plus riche que ce qu'ils nous ont dit. Nous espérons pouvoir bénéficier, par un bref survol, de ce qui a été dit.*

*Ngugi l'a rappelé: Nous tous venons de différents coins du monde, mais nous avons la même racine, c'est l'Afrique. Nous exprimons des civilisations et des situations différentes, mais nous avons un même métier et un même désir. Ngugi est l'ennemi de son gouvernement. Ce n'est pas lui qui est l'adversaire, c'est son gouvernement qui est son adversaire. Et Ngugi n'est pas l'adversaire de son peuple, il veut la richesse de son pays. Chaque fois que je le rencontre j'ai les larmes aux yeux.*

*Dans l'ensemble de l'Afrique, depuis l'indépendance, il y a à peu près trente ans, les nouveaux bourgeois africains ont tué plus de cadres intellectuels africains que cent ans de colonisation, ou alors ils les ont poussés à l'exil, jusqu'à leur périssement mental. C'est pour vous dire donc que chaque fois que Ngugi aborde un sujet, pour lui c'est sa vie.*

*Je viens du Sénégal, où la tolérance est plus poussée. Je ne le dois pas à mon gouvernement, je le dois à mon peuple, et je le dois aussi à vous tous à travers le monde. Je me souviens, un jour, des universitaires sont venus me voir, chez moi, et ils m'ont dit: "Ils ont arrêté ton ami et frère, Ngugi, au Kenya; qu'est-ce que nous devons faire?" Dans la nuit nous avons fait des télégrammes, nous les avons envoyés, et chaque télégramme était doublé, il était envoyé au destinataire et aussi au gouvernement sénégalais.*

*Quand, quelque temps après, j'ai eu l'occasion de voir Senghor, qui était à l'époque président de la république, il m'a dit: "Mais tu passes toujours ton temps à protester, pourquoi ne pas t'occuper seulement de toi?" Et je lui ai répondu, par voie de presse, que seul, je ne représente absolument rien et je ne sers à rien du tout. Quand quelque chose se passe aux Caraïbes et que nous sommes saisis, nous essayons d'agir, de faire comprendre. Quand quelque chose se passe aux Etats-Unis, nous essayons de faire la même chose. Nous sommes des leaders d'opinion avec des pouvoirs d'action limités dans l'immédiat, mais à long terme nous voyons des résultats. Je vous explique cela seulement pour vous montrer que le travail que nous faisons n'est pas à minimiser.*

*Je demande toujours à mon peuple, au peuple africain: "Pourquoi avez vous besoin d'artistes, je n'ai pas dit de bâtisseurs mais de créateurs, de musiciens, d'écrivains et de peintres?" Vous-mêmes vous pouvez y réfléchir: Qu'est-ce que vous attendez de nous?*

*Nous autres artistes, nous pouvons vous dire ce que nous attendons de vous: le sens de la justice, l'équité. Vous-mêmes, vous vous assumez en disant que tous les hommes sont égaux et ont une culture. Il n'y a pas de grande ou de petite culture. Comme les doigts de la main, tous les cinq sont utiles. Ce n'est pas la longueur d'un doigt qui fait une main.*

*Revenons seulement sur cette leçon de liberté. Quand j'ai fait "Ceddo," mon ami Soyinka a vu le film aux Etats-Unis. On lui a demandé ce qu'il en pensait, et il a dit*

*qu'il l'aurait interdit. Il n'avait pas alors le prix Nobel de littérature. Il a eu le Nobel et nous en sommes très fiers. Quand il y a eu le problème du livre de Rushdie, au Nigéria Soyinka a pris position pour Rushdie, au nom de la liberté. Les imams du Nigéria l'ont sommé de se taire et de se désolidariser avec Rushdie. Quand je l'ai vu je lui ai dit : "Si tu ne tues pas l'imam, si ta femme ne tue pas l'imam, c'est l'imam qui te tue." C'est la leçon de la liberté. Donc la liberté n'est pas unilatérale, ce n'est pas vers l'Europe seulement. Voilà l'aspect qui est encore intéressant dans notre débat.*

*Venons-en à la question des langues africaines. Pendant longtemps on a pensé que c'étaient des dialectes, que l'Afrique n'avait pas de culture. Maintenant nous avons dépassé cela, bien qu'il en reste encore des résidus dans la tête de certains universitaires et académiciens. Mais ce n'est pas grave. Ce qui est grave, c'est que ceux qui nous gouvernent, les gouvernements africains eux-mêmes, n'ont pas le courage de considérer que la langue est un élément de nourriture culturelle et économique. Il ne s'agit pas de penser que le gikuyu est une langue riche. C'est une langue comme le masai, comme le wolof et les autres langues. Voilà le combat que nous avons à mener chez nous-mêmes d'abord, avant de le mener aux Etats-Unis ou en Europe.*

*Peut-être que je vais être un mauvais prophète pour les Etats-Unis, mais je sais qu'il y a beaucoup d'Afro-Américains qui apprennent le swahili, le bambara ou le peul. Vous pouvez noter que dans les quinze ans à venir, nous aurons des Afro-Américains qui vont parler les langues africaines. Cela ne veut pas dire qu'ils vont rejeter l'anglais, le français, le chinois ou le polonais. Mais cela sera leur langue de communication, comme l'Italien a sa langue ici, comme le yiddish ou l'espagnol. En attendant, je m'arrête là pour permettre aux autres de parler.*

[I have listened with great attention and pleasure to these different statements, but in a summarized form. I am sure these statements do not express completely the form and the sense of the thinking of the panel participants, and what they have kept back is even richer than what they told us. We hope to benefit by a quick overview of what has been said.

Ngugi has reminded us that we all come from different corners of the world but have the same roots in Africa. We give expression to different civilizations and situations, but we have the same profession and the same objective. Ngugi, in particular, is the enemy of his government. It is not he who is the adversary, it is Ngugi's government that is his adversary. Nor is Ngugi the adversary of his people, he wants his country to be prosperous. Every time I meet him tears come to my eyes.

In the whole of Africa since independence, some thirty years ago, the new African *bourgeoisie* has killed more African intellectuals than did one hundred years of colonialism, or else they have driven them into exile until, intellectually, they are destroyed. This is to let you know that whenever Ngugi takes up a topic, it is his life that is at issue.

I come from Senegal where there is more tolerance. This I owe not to my government, but to my people. I owe it also to all of you throughout the world. I remember the day when some academics came to see me at my house, and said: "Your friend and brother Ngugi has been arrested in Kenya, what shall we do?" That night we drew up telegrams and we sent them off. All the telegrams were sent in duplicate, one

copy to the addressee, and the other to the Senegalese government.

Some time after that I had the opportunity to meet Senghor who was then the president of Senegal. He told me: "Why is it that you spend all your time protesting, why don't you just mind your own business?" I answered him through the media, that by myself I do not represent anything at all and am of no use whatsoever. When something happens in the Antilles and we are called upon, we try to take action and make people understand what is going on. When something is happening in the United States we try to do the same. We are opinion leaders with limited capacity for immediate action. But in the long run, we see results. I am giving this explanation only to let you see that the work we do should not be belittled.

I always ask my people, the African people: "Why do you need artists? I'm not talking about builders, but creative individuals, musicians, writers, and painters." You in the audience might also think about what you expect of us.

As for us, we can tell you what we expect from you: a sense of justice and fairness. You take on responsibility for yourselves when you say that all human beings are equal and have their own culture. There is no culture that is great or insignificant. As with the fingers of the hand, all five are useful. It's not the length of a finger that makes the hand a hand.

To come back to this notion of liberty: When I made "Ceddo," my friend Soyinka saw the film in the United States. He was asked what he thought of it and he said he would have forbidden the film to be shown. At that moment, he had not yet received the Nobel prize in literature. He did receive the Nobel prize and we are really proud of that. There was also the Salman Rushdie affair. In Nigeria Soyinka came out in favor of Rushdie, in the name of liberty. The imams of Nigeria told him not to speak out and not to show solidarity with Rushdie. When I saw him, I told him: "If you don't kill the imam and if your wife doesn't kill him, it's the imam who will kill you." That is the lesson that freedom teaches us: Liberty is not unilateral. It does not merely mean freedom from European domination. That is another interesting aspect of our discussion.

Let us turn to the question of African languages. They were long considered dialects and it was said that Africa had no culture. Now we have gone beyond that, even though the notion still remains in the heads of certain academics. But that is not a serious problem. What is alarming is that those who govern us, the African governments, do not have the courage to consider that language sustains culture and the economy. What matters is not to think of Gikuyu as a rich language. It is a language like Masaï, Wolof and other languages. This is the struggle we have to fight back home before we even start carrying it into Europe or the United States.

Perhaps I am going to be a bad prophet for the United States, but I know that there are many African Americans who learn Swahili, Peul or Bambara. You can be sure that in fifteen years we will have African Americans speaking African languages. That does not mean that they are going to reject English, French, Chinese, or Polish. But the African language will be their language of communication, just as the Italians still have their language in America, or like Yiddish or Spanish. I am going to stop here to allow others to speak.]